

XYZ. La revue de la nouvelle

Tête de chimpanzé

Charles Bolduc



Numéro 113, printemps 2013

Charles Bolduc : entretiens et nouvelles inédites

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68344ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bolduc, C. (2013). Tête de chimpanzé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (113), 21–23.

Tête de chimpanzé

Charles Bolduc

— **B**ON SANG, mais quelle créature immonde !

Sabrina m'avait laissé avec son jeune enfant et je n'avais pu réprimer un sursaut en le voyant se trémousser dans son berceau, le visage en croûte d'effort, le nez rouge et gonflé, une atroce déchirure en guise de bouche. Elle avait pourtant pris la peine de m'avertir :

— Tu verras, il a un peu la tête d'un chimpanzé. Le médecin nous a dit que ça devrait lui passer. Il paraît qu'il y a beaucoup de changements morphologiques au cours des vingt-quatre premiers mois.

Je suis resté plusieurs minutes à observer l'enfant, fasciné, sans prononcer une parole. Ses bras bougeaient au même rythme que les éléments du mobile suspendu au-dessus du berceau. Au bout d'un moment, il s'est mis à chigner et à rouler sur lui-même, alors j'ai essayé de le calmer en lui enfonçant des cuillerées de compote dans la gorge, mais la purée s'est renversée en coulisses rosâtres sur ma chemise. J'étais moi-même un enfant laid, un pauvre petit monstre adipeux, criard et sans charisme. Mon œil globuleux avait la réputation d'attirer la malchance là où il se fixait. On me laissait donc fomentier mes coups d'État dans mon coin, trop heureux de ne pas m'approcher. La situation s'est améliorée peu avant mon entrée à l'école primaire mais, enfouies dans mon subconscient, des séquelles m'ont très tôt conduit à développer d'autres habiletés que celle de bien paraître en public.

J'ai installé l'enfant dans sa poussette et me suis rendu au parc situé au coin de la rue. C'était la fin de semaine, des dizaines de personnes profitaient de la chaleur et du soleil. J'ai traversé l'allée centrale et me suis assis sur un banc près de la fontaine, à l'ombre d'un chêne au tronc nouveau. Deux vieilles dames qui n'avaient rien d'autre à faire se sont approchées de nous : elles ont contourné la fontaine, ont échangé quelques mots à voix basse, puis, arrivées devant la poussette,

elles se sont penchées sur l'enfant et ont entrepris de le chatouiller d'un doigt mou. L'enfant braquait ses jambes pour les repousser, il couinait, son visage s'empourprait, mais les deux vieilles dames insistaient, multipliant les attaques. J'ai pensé m'interposer mais, après une minute, l'enfant en a eu assez : il a pris sa plus vilaine grimace et a commencé à hurler de manière hystérique, faisant reculer les deux vieilles dames de quelques pas tremblants. À vingt mètres à la ronde, les regards se tournaient vers nous. L'enfant criait de plus en plus fort. Une vague de dégoût poli et distant se répandait dans le parc. Je me suis levé, j'ai chassé une brindille sur mon avant-bras et j'ai ramené l'enfant chez lui.

Tous réunis, les enfants laids peupleraient certainement un pays comme l'Australie ou la Corée du Nord. Imaginez les photos de passeport. Des millions d'ignobles petits portraits. Quelle horreur ce serait ! Mais on les tient prudemment à l'abri des regards, on les camoufle sous des tissus colorés, leur drapeau, espérant attirer l'attention sur autre chose que leur visage hideux.

Tous ne ressentent pas le même malaise. Certains ressentent les membres difformes de leur progéniture avec aisance et délicatesse. Après tout, le monstre, c'est aussi celui qu'on montre, partagé entre la frayeur et la fierté, celui qui appelle le spectacle, dont l'existence même serait incertaine sans la complicité d'un spectateur. On aura beau le gaver d'estime de soi, l'ensevelir sous les caresses, brûler des lampions chaque semaine à l'église pour qu'il accède à la normalité, tout ce qu'il demande, c'est de s'assumer, de s'élever, de croître librement. Tout ce à quoi il peut aspirer, à défaut de trouver à travers la comparaison un système de références valable, c'est en cultivant son feu, sa laideur, son infâme privilège qu'il y parviendra. Au fond du landau, l'enfant se tortille et émerge des haillons, tendant un bras hypertrophié vers le ciel, déjà attiré par l'outrance.

Si derrière son apparence rédhibitoire, derrière sa peau crevassée il est comme nous, formé de la même glaise, sa naissance toutefois l'a voué aux rigueurs de l'exclusion, et

longtemps il demeurera l'esclave d'un royaume dont il est roi, virtuose enchaîné au rouet de ses fantasmes.

La sonnerie du téléphone a retenti vers dix-neuf heures quinze. C'était Sabrina qui appelait pour vérifier si tout allait bien. J'avais fait prendre un bain à l'enfant et l'avais mis au lit. La télé diffusait un film avec Scarlett Johansson.

— Tout se passe très bien, j'ai dit.